This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

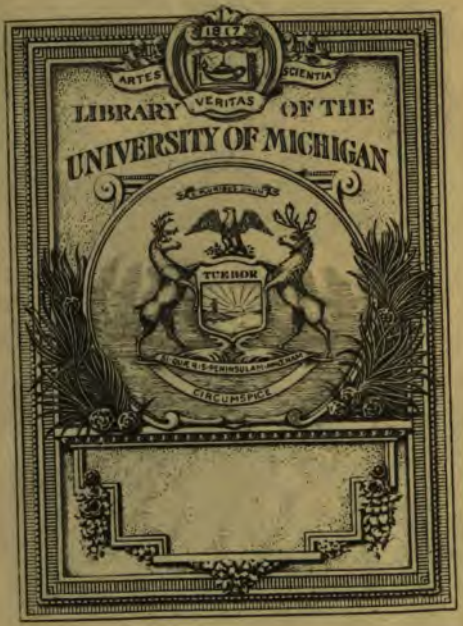
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

E
90
.T2
C8

CATHERINE

OU

LA VIERGE DU CANADA.

« Catherine, sans être émue, baissa modestement la tête. »

CATHERINE

OU

LA VIERGE DU CANADA.

LIMOGES.
BARBOU FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1847.

E
90
.T2
C3

Silver
Ritchson
10-24-45
5 3578

CATHERINE

OU

LA VIERGE DU CANADA.

Vers le commencement du dernier siècle, époque où écrivait le missionnaire dont nous avons suivi la relation dans cet ouvrage, une vierge, appelée

avec raison la Geneviève de la NOUVELLE-FRANCE (1), était en singulière vénération, et parmi les Français qui habitaient les colonies du Canada, et parmi les sauvages. On se rendait de fort loin à son tombeau, et plusieurs personnes étaient, par son entremise, guéries sur-le-champ de leurs maladies, et recevaient du ciel d'autres faveurs non moins extraordinaires. Tous ces faits

---

(1) C'est ainsi qu'on appelait le Canada, alors qu'il appartenait à la France.

se sont passés publiquement, et personne n'est tenté de les révoquer en doute.

La mémoire de cette illustre vierge n'a été glorifiée que parce que son âme fut sainte et pure, et que ses vertus éclatèrent d'une manière admirable, soit dans sa vie, soit dans sa mort, qui fut précieuse devant Dieu.

I

Tégahkouita, que plus tard nous appellerons Catherine, naquit, l'an 1656, à Gandaougué, une des bourgades des Iroquois inférieurs appelés Agniez. Son

père était Iroquois et infidèle ; sa mère, qui était chrétienne, était Algonquine : elle avait été baptisée dans la ville des Trois-Rivières, où elle fut élevée parmi les Français.

Dans le temps qu'on faisait la guerre aux Iroquois, elle fut prise par ces barbares et menée dans leur pays, où, au sein de l'infidélité, elle conserva sa foi jusqu'à la mort. Mariée à un Iroquois, elle eut deux enfants : un garçon et une fille, qui est celle dont nous écrivons la vie ; mais cette bonne Algonquine eut la douleur de

mourir sans leur avoir procuré la grâce du baptême. Une petite-vérole, qui ravageait le pays des Iroquois, l'enleva, elle et son fils, en peu de jours. Sa fille en fut attaquée comme les autres; mais elle ne succomba point à la violence du mal.

Tégahkouita se trouva donc orpheline à l'âge de quatre ans, sous la conduite de ses tantes, et au pouvoir d'un oncle qui était le plus distingué du village. La petite-vérole lui avait affaibli les yeux, et cette petite incommodité l'empêcha pendant quelque temps

de paraître au grand jour. Elle demeurait les jours entiers retirée dans sa cabane; ce qui peu à peu l'habitua à la retraite.

Dans la suite, elle fit par goût ce qu'elle avait fait auparavant par nécessité. Cette inclination pour une vie retirée, si contraire à l'esprit de la jeunesse iroquoise, fut surtout ce qui conserva l'innocence de ses mœurs dans le séjour même de la corruption la plus grande.

Quand elle fut un peu plus avancée en âge, elle s'occupa, dans le ménage,

à rendre à ses tantes tous les services dont elle était capable : elle pilait du blé, portait de l'eau ou du bois. Dans ses moments libres, elle faisait divers petits ouvrages, pour lesquels elle avait une adresse extraordinaire. Par cette occupation continuelle elle évitait deux écueils également funestes à l'innocence : l'oisiveté, si ordinaire, dans son pays, aux personnes du sexe, et qui est pour elles la source d'une infinité de vices, et la passion extrême qu'elles ont de passer le temps dans des visites inutiles, de se montrer aux assemblées

publiques et d'y étaler leurs parures. Car il ne faut pas croire que cette sorte de vanité soit le partage des seules nations civilisées : les femmes des sauvages iroquois, surtout les jeunes filles, affectent de paraître ornées de ce qu'elles ont de plus précieux. Leurs ajustements consistent en certaines étoffes qu'elles achètent des Européens, et en des manteaux de fourrures. Il est aussi divers coquillages dont elles se couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds; elles s'en font des bracelets, des colliers, des pendants d'oreilles, des ceintures;

elles en garnissent même leurs souliers. Ce sont là toutes leurs richesses; mais c'est, parmi elles, à qui se distinguera le plus en ajustements.

La jeune Tégahkouita, qui avait naturellement de l'aversion pour toutes les parures de son sexe, ne put toujours résister aux personnes qui lui tenaient lieu de père et de mère; et, pour leur complaire, elle eut quelquefois recours à ces vains ornements. Mais, lorsqu'elle fut chrétienne, elle se fit un grand crime de cette complaisance qu'elle avait eue, et l'expia par des larmes

presque continuelles et par une sévère pénitence.

Cependant les nations iroquoises, toujours inquiètes et turbulentes, désolaient nos colonies : dans le but de les mettre à la raison, le roi de France fit porter la guerre dans leur pays, et trois villages des Agniez furent brûlés. Cette expédition répandit la terreur parmi ces barbares, et ils en vinrent à des propositions de paix qu'on écouta. Leurs députés furent bien reçus des Français, et la paix se conclut à l'avantage des deux parties.

On saisit cette occasion, qui paraissait favorable, pour aller porter la foi chez les Iroquois. Ils avaient déjà quelque teinture de l'Evangile, qui leur avait été prêché par le Père Jogues, de la compagnie de Jésus, surtout ceux d'Onnontagué, parmi lesquels ce Père avait fixé sa demeure, et qui, en récompense de son zèle, le tinrent dans une dure captivité, et lui mutilèrent les doigts. Ce ne fut que par un miracle qu'il se déroba pour un temps à leur fureur. Il semble pourtant que son sang devait être la semence du christianisme dans

cette terre infidèle. Le Père Jogues, ayant eu le courage d'aller l'année suivante continuer sa mission auprès de ces peuples qui l'avaient traité si inhumainement, finit sa vie apostolique dans les supplices qu'ils lui firent endurer. Les travaux de ses deux compagnons furent couronnés par une pareille mort. C'est sans doute au sang de ces premiers apôtres de la nation iroquoise qu'on doit attribuer les bénédictions que Dieu répandit sur le zèle de ceux qui leur succédèrent dans le ministère évangélique.

Le Père Firmin, le Père Bruyas et le Père Pierron, qui savaient la langue du pays, furent choisis pour accompagner les députés iroquois dans leur retour, et pour confirmer, de la part des Français, la paix qui venait de leur être accordée. On confia aux missionnaires les présents que faisait le gouverneur, afin de leur faciliter l'entrée dans ces terres barbares.

Ils y arrivèrent dans le temps que ces peuples ont coutume de se plonger dans toutes sortes de débauches, et personne ne se trouva en état de les

recevoir. Ce contre-temps procura à la jeune Tégahkouita l'avantage de connaître de bonne heure ceux dont Dieu voulait se servir pour la conduire à une haute perfection : elle fut chargée de loger les missionnaires et de subvenir à leurs besoins. Sa modestie et la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction touchèrent ses hôtes, et elle-même, de son côté, fut frappée de leurs manières affables, de leur assiduité à la prière et des autres exercices qui remplissaient leurs journées. Dieu la disposait ainsi à la grâce du baptême,

qu'elle aurait demandée si les missionnaires eussent fait un plus long séjour dans son village.

Le troisième jour de leur arrivée, ils furent appelés à Tionnontoguen, où se fit leur réception : elle fut des plus solennelles. Deux des missionnaires s'établirent dans ce village; le troisième commença une mission dans celui d'Onneiout, à trente lieues plus loin, dans l'intérieur des terres. L'année suivante, on forma une troisième mission à Onnontagué. Une quatrième fut établie à Tsonnontouan, et une cinquième, au village de

Goiogoen. La nation des Agniez et celle des Tsonnontouans étant nombreuses et séparées en plusieurs bourgades, on fut obligé d'augmenter le nombre des missionnaires.

II

TÉGAHKOUITA entrait dans l'âge nubile; ses parents, qui étaient intéressés à lui trouver un époux, parce que, selon la coutume du pays, le gibier que le mari

tue à la chasse est au profit de la femme et de tous ceux de sa famille, songèrent à l'établir le plus tôt possible. La jeune Iroquoise avait des inclinations bien opposées aux desseins de ses parents: avant même qu'elle pût reconnaître l'excellence de la pureté, elle avait eu un grand amour pour cette vertu, et tout ce qui était capable de la souiller tant soit peu lui faisait horreur. Aussi, quand on lui proposa de fixer son sort par une alliance digne de son rang, s'en excusa-t-elle sous divers prétextes,

alléguant surtout pour raison sa grande jeunesse et le peu d'inclination qu'elle avait encore pour l'état du mariage.

Ses parents ne la pressèrent pas alors davantage; mais, peu après, ils résolurent de l'engager, lorsqu'elle y penserait le moins, sans même lui laisser la liberté de choisir elle-même son époux. Ils jetèrent les yeux sur un jeune homme dont l'alliance leur paraissait avantageuse, et ils lui en firent la proposition, ainsi qu'à ceux de sa

famille. L'affaire étant conclue de part et d'autre, le jeune homme entra le soir dans la cabane de celle qui lui était destinée, et vint s'asseoir auprès d'elle. C'est ainsi que se faisaient les mariages parmi ces sauvages.

« Bien qu'ils poussent le libertinage et la dissolution jusqu'aux plus grands excès, écrivait un missionnaire, il n'est pas néanmoins de nation qui garde plus scrupuleusement en public les bienséances de la plus exacte pudeur. Un jeune homme serait à jamais déshonoré

s'il s'arrêtait à converser publiquement avec une fille. Quand il s'agit de mariage, c'est aux parents à traiter l'affaire, et il n'est pas permis aux parties intéressées de s'en mêler : il suffit même qu'on parle de marier un jeune sauvage avec une jeune Indienne pour qu'ils évitent avec soin de se voir et de se parler. Quand les parents agréent de part et d'autre le mariage, le jeune homme vient le soir dans la cabane de sa future épouse, et il s'assied auprès d'elle, c'est-à-dire

qu'il la prend pour femme, et qu'elle le prend pour mari. »

Tégahkouita parut toute déconcertée quand elle vit ce jeune homme assis auprès d'elle : elle rougit d'abord; puis, se levant brusquement, elle sortit avec indignation de la cabane, et ne voulut point y entrer que le jeune homme n'en fût sorti.

Cette fermeté indigna ses parents, qui crurent recevoir par-là un affront, et ils résolurent de n'en pas avoir le dessous.

C'est pourquoi ils usèrent de divers stratagèmes pour l'obliger à leur obéir; mais tous leurs efforts ne servirent qu'à faire éclater davantage la fermeté de leur nièce.

L'artifice n'ayant pas réussi, on eut recours à la violence. On la traita comme une esclave; elle fut chargée des travaux les plus pénibles et les plus rebutants; ses actions les plus innocentes étaient malignement interprétées; on lui reprochait sans cesse son peu d'attachement pour ses parents, ses manières farouches et sa stupidité : car c'est ainsi qu'on ap-

pelait l'éloignement qu'elle avait pour le mariage; on l'attribuait à une haine secrète qu'elle portait à la nation iroquoise, parce que, par sa mère, elle était de race algonquique : enfin on mit tout en œuvre pour ébranler sa constance.

La jeune fille souffrit tous ces mauvais traitements avec une patience invincible, et, sans rien perdre de son égalité d'âme et de sa douceur naturelle, elle rendit tous les services qu'on exigeait d'elle avec une attention et une docilité

qui étaient au-dessus de son âge et de ses forces. Peu à peu enfin ses parents s'adoucirent; ils lui rendirent leurs bonnes grâces, et ne l'inquiétèrent plus sur le parti qu'elle avait pris.

III

En ce même temps, le Père Jacques de Lamberville fut conduit par la Providence au village de la jeune Iroquoise, et reçut ordre de ses supérieurs de s'y

arrêter, bien qu'il semblât plus naturel que ce Père allât se joindre à son frère, qui avait soin de la mission des Iroquois d'Onnontagué. Tégahkouita ne manqua pas d'assister aux instructions et aux prières qui se faisaient tous les jours dans la chapelle ; mais elle n'osait s'ouvrir sur le dessein qu'elle avait depuis long-temps d'être chrétienne, soit qu'elle fût arrêtée par l'appréhension d'un oncle de qui elle dépendait absolument, et à qui des raisons d'intérêt donnaient de l'aversion pour les chrétiens, soit que sa pudeur même la rendit trop timide, et

l'empêchât de découvrir ses sentiments au missionnaire.

Enfin l'occasion de déclarer le désir qu'elle avait d'être baptisée se présenta à elle lorsqu'elle y pensait le moins. Une blessure qu'elle s'était faite au pied l'avait retenue au village tandis que la plupart des femmes faisaient, dans les champs, la récolte du blé d'Inde. Le missionnaire prit ce temps-là pour faire sa tournée, et pour instruire à loisir ceux qui étaient restés dans leurs cabanes. Il entra dans celle de Tégahkouita. Cette bonne petite fille ne put retenir sa joie

à la vue du missionnaire : elle commença d'abord par lui ouvrir son cœur, en présence de ses compagnes mêmes, sur l'empressement qu'elle avait d'être admise au rang des chrétiens; elle s'expliqua aussi sur les obstacles qu'elle aurait à surmonter de la part de sa famille. Dans ce premier entretien, elle fit paraître un courage au-dessus de son sexe, et la bonté de son naturel, la vivacité de son esprit, sa naïveté et sa candeur firent juger au missionnaire qu'elle ferait un jour de grands progrès dans la vertu. Il s'appliqua particulièrement à l'instruire

des vérités chrétiennes ; mais il ne crut pas devoir se rendre sitôt à ses instances, la grâce du baptême ne devant s'accorder aux adultes, surtout dans ce pays-là, qu'avec précaution et après de longues épreuves. Tout l'hiver fut employé à son instruction et à une revue exacte de ses dispositions intérieures, qu'il désirait rendre entièrement conformes à la perfection évangélique.

Il est surprenant que, malgré le penchant que les sauvages ont à médire, surtout les personnes du sexe, il ne s'en trouvât aucun qui ne fît l'éloge de la

jeune catéchumène : ceux mêmes qui l'avaient persécutée le plus vivement ne purent s'empêcher de rendre témoignage à sa vertu. Le missionnaire ne balança plus à lui administrer le saint baptême, qu'elle demandait avec une sainte impatience. Elle le reçut le jour de Pâques de l'année 1676, et fut nommée Catherine. C'est ainsi que nous l'appellerons désormais.

La jeune néophyte ne songea plus qu'à remplir les engagements qu'elle venait de contracter. Elle ne voulut pas se borner à l'observation des pratiques com-

munes : elle se sentait appelée à une vie plus parfaite. Outre les instructions publiques auxquelles elle assistait régulièrement, elle en demanda de particulières pour sa conduite intérieure. Ses prières, ses dévotions, ses pénitences, furent réglées, et elle fut si docile à se former selon le plan de perfection qui lui avait été tracée qu'en peu de temps elle devint un modèle de vertu.

Elle passa de la sorte quelques mois assez paisiblement. Ses parents mêmes ne parurent pas désapprouver le nouveau genre de vie qu'elle menait. Mais le

Saint-Esprit nous avertit, par la bouche du Sage, que l'âme fidèle qui commence à s'unir à Dieu doit se préparer à la tentation ; et c'est ce qui se vérifia en la personne de Catherine. Sa vertu extraordinaire lui attira des persécutions de la part de ceux mêmes qui l'admiraient. Ils regardaient une vie si pure comme un tacite reproche de leurs dérèglements, et, dans le dessein de la discréditer, ils s'efforcèrent, par divers artifices, de donner atteinte à sa pureté. La confiance que la néophyte avait en Dieu, la défiance qu'elle avait d'elle-même, son

assiduité à la prière, sa délicatesse de conscience, qui lui faisait appréhender jusqu'à l'ombre même du péché, lui donnèrent une victoire entière sur les ennemis de sa pudeur.

L'exactitude avec laquelle elle se trouvait tous les jours de fêtes à la chapelle fut la source d'un autre orage qui vint fondre sur elle du côté de ses proches. Le chapelet récité à deux chœurs était un des exercices de ces saints jours : cette espèce de psalmodie réveillait l'attention des néophytes, et animait leur dévotion. On y mêlait des hymnes et des cantiques

spirituels, que les sauvages chantaient avec beaucoup de justesse et d'agrément; car ils ont l'oreille fine, la voix belle et un goût rare pour la musique. Catherine ne se dispensait jamais de cet exercice. On trouva mauvais, dans la cabane, qu'elle s'abstint ces jours-là d'aller travailler comme les autres à la campagne; on en vint à des paroles aigres; on lui reprocha que le christianisme l'avait amollie, et l'accoutumait à une vie fainéante; on ne lui laissa même rien à manger, pour la contraindre, du moins par la faim, à suivre ses parents

et à les aider dans leur travail. La néophyte supporta constamment leurs reproches et leurs mépris, et elle aima mieux se passer, ces jours-là, de nourriture que de violer la loi qui ordonne la sanctification des fêtes, et de manquer à ses pratiques ordinaires de piété.

Cette fermeté, que rien n'ébranlait, irrita de plus en plus les parents de Catherine. Quand elle allait à la chapelle, ils la faisaient poursuivre à coups de pierres par des gens ivres, ou qui faisaient semblant de l'être; en sorte que, pour se mettre à couvert de leurs in-

sultes, elle était souvent obligée de prendre des chemins détournés. Enfin tous, jusqu'aux enfants, la montraient au doigt, criaient après elle, et l'appelaient, par dérision, la chrétienne.

Un jour qu'elle était retirée dans sa cabane, un jeune homme y entra brusquement, les yeux étincelants de colère, et leva sur elle, comme pour la frapper, la hache qu'il tenait à la main. Peut-être n'avait-il d'autre pensée que celle de l'effrayer. Quoi qu'il en soit des intentions de ce barbare, Catherine se contenta de baisser modestement la tête,

sans faire paraître la moindre émotion. Une intrépidité si peu attendue étonna si fort le sauvage qu'il prit aussitôt la fuite, comme s'il eût été lui-même épouvanté par quelque puissance invisible.

Ce fut dans ces exercices de patience et de piété que Catherine passa l'été et l'automne qui suivirent son baptême. L'hiver lui procura un peu plus de tranquillité ; elle ne laissa pas néanmoins d'avoir à souffrir quelques traverses, surtout de la part d'une de ses tantes. C'était un esprit double et dangereux,

qui ne pouvait souffrir la vie régulière de sa nièce, et censurait jusqu'à ses actions et ses paroles même les plus indifférentes.

C'est un usage parmi les sauvages, que les oncles donnent le nom de fille à leurs nièces, et que réciproquement les nièces appellent leurs oncles du nom de père : de là vient que les cousins germains s'appellent communément frères. Il échappa une ou deux fois à Catherine d'appeler de son nom propre, et non de celui de père, le mari de sa tante : c'était tout au plus une méprise ou un

manque de réflexion. Il n'en fallut pas davantage à cet esprit mal fait pour y trouver le fondement d'une calomnie des plus atroces. Elle jugea que cette manière de s'exprimer, qui lui paraissait trop familière, était l'indice d'une liaison criminelle, et à l'instant elle alla trouver le missionnaire pour la décrier dans son esprit, et lui faire perdre les sentiments d'estime qu'il avait pour la néophyte.

« Eh bien ! lui dit-elle en l'abordant, Catherine, dont vous estimez tant la vertu, est pourtant une hypocrite qui

vous trompe; elle vient, en ma présence, de solliciter mon mari au péché. »

Le missionnaire, qui connaissait cette femme pour un mauvais esprit, voulut savoir sur quoi elle fondait une accusation de cette nature; et, ayant appris ce qui avait donné lieu à un soupçon si odieux, il lui fit une sévère réprimande, et la renvoya bien confuse. Quand il en parla ensuite à la néophyte, elle lui répondit avec une candeur et une assurance qui ne s'empruntent guère du mensonge. Ce fut dans cette occasion

qu'elle déclara ce qu'on aurait peut-être ignoré, si elle n'avait pas été mise à cette épreuve, que, par la miséricorde du Seigneur, elle ne se souvenait pas d'avoir jamais terni la pureté de son corps, et qu'elle n'appréhendait point de recevoir aucun reproche sur cet article au jour du jugement.

IV

Il était triste pour Catherine d'avoir tant de combats à soutenir, et de voir son innocence exposée sans cesse aux outrages et aux railleries de ses compa-

triotes; d'ailleurs elle avait tout à craindre dans un pays où si peu de gens goûtaient encore les maximes de l'Évangile. Elle souhaitait passionnément de se transplanter dans une autre mission, où elle pût servir Dieu en paix et en liberté; c'était le sujet de ses prières les plus ferventes; c'était aussi l'avis du missionnaire; mais la chose n'était pas facile à exécuter : elle était sous la puissance d'un oncle attentif à toutes ses démarches et incapable de goûter sa résolution, par l'aversion qu'il portait aux chrétiens. Dieu, qui exauce jusqu'aux

simples désirs de ceux qui mettent en lui toute leur confiance, disposa toutes choses pour le repos et la consolation de la néophyte.

Il s'était formé depuis peu parmi les Français une colonie d'Iroquois. La paix qui régnait entre les deux nations donnait la liberté à ces sauvages de venir chasser sur nos terres; plusieurs d'entre eux s'étaient arrêtés vers la prairie de la Madeleine. Les missionnaires qui y demeuraient les rencontrèrent, et les entretinrent à diverses fois de la nécessité du salut. Dieu agit en même

temps sur leurs cœurs par l'impression de sa grâce : ces barbares se trouvèrent tout-à-coup changés, et ils se rendirent sans peine à la proposition qu'on leur fit de renoncer à leur patrie et de demeurer parmi nous. Ils reçurent le baptême après les instructions et les épreuves accoutumées.

L'exemple et la piété de ces nouveaux fidèles attirèrent avec eux plusieurs de leurs compatriotes, et, en peu d'années, la mission de Saint-François-Xavier-du-Sault devint célèbre par le grand nombre et par la fer-

veur extraordinaire des néophytes. Pour peu qu'un Iroquois y eût fait de séjour, quoiqu'il n'eût d'autre dessein que de visiter ses parents et ses amis, il perdait aussitôt le désir de retourner dans sa patrie. La charité des néophytes allait jusqu'à partager avec les nouveaux venus les champs qu'ils n'avaient défrichés qu'avec beaucoup de peine ; mais où elle éclatait davantage, c'était dans l'empressement qu'ils faisaient paraître pour les instruire des vérités de la foi : ils y employaient les jours entiers, et souvent une partie de la nuit. Leurs

discours, pleins d'onction et de piété, faisaient de vives impressions sur les cœurs de leurs hôtes, et les transformaient, pour ainsi dire, en d'autres hommes. Tel qui, peu auparavant, ne respirait que le sang et la guerre devenait doux, humble, docile et capable de se conformer aux plus grandes maximes de la religion. Ce zèle ne se bornait pas à ceux qui venaient les trouver; il les portait encore à faire des excursions dans les différentes bourgades de leur nation, et ils revenaient toujours

accompagnés d'un grand nombre de leurs compatriotes.

Le jour que Catherine reçut le baptême, le plus considérable des Agniez, après une excursion semblable, retourna à la mission du Sault en compagnie de trente Iroquois de sa nation qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. La néophyte eût bien voulu le suivre, mais elle redoutait la colère d'un oncle qui ne voyait qu'à regret le dépeuplement de sa bourgade, et qui se déclarait ouvertement l'ennemi de ceux qui

pensaient à aller demeurer parmi les Français.

Ce ne fut que l'année suivante qu'elle trouva les facilités qu'elle souhaitait pour l'exécution de son dessein. Elle avait une sœur adoptive qui s'était retirée avec son mari à la mission du Sault. Le zèle qu'avaient les nouveaux fidèles pour attirer leurs parents et leurs amis dans la nouvelle colonie lui inspira la même pensée à l'égard de Catherine : elle s'en ouvrit à son mari, qui y donna les mains. Celui-ci se joignit à un sauvage de Lorette et à

plusieurs autres néophytes, qui, sous prétexte d'aller faire la traite des castors avec les Anglais, parcouraient les bourgades iroquoises, à dessein d'engager ceux de leur connaissance à les suivre et à participer au bonheur de leur conversion.

A peine fut-il arrivé dans la bourgade de Catherine qu'il l'avertit secrètement du sujet de son voyage et du désir que sa femme avait de l'avoir auprès d'elle dans la mission du Sault, dont il lui fit brièvement l'éloge. Comme la néophyte fut transportée de joie à

ce discours, il l'avertit de se tenir prête à partir aussitôt qu'il serait de retour d'un voyage qu'il ne faisait chez les Anglais que pour ne point donner d'ombrage à son oncle.

Celui-ci, au retour du néophyte, était absent. Catherine alla sur-le-champ prendre congé du missionnaire, et le prier de la recommander aux Pères qui gouvernaient la mission du Sault. Le missionnaire, de son côté, qui ne pouvait manquer d'approuver la résolution de la néophyte, l'exhorta à mettre sa confiance en

Dieu, et lui donna les conseils qu'il jugea lui être nécessaires dans la conjoncture présente.

Comme le voyage du beau-frère n'était qu'un prétexte pour mieux cacher son dessein, il fut bientôt de retour à la bourgade, et, dès le lendemain de son arrivée, il partit avec Catherine et avec le sauvage de Lorette qui lui avait tenu compagnie. On ne fut pas long-temps à s'apercevoir, dans le village, que la néophyte avait disparu, et l'on se douta qu'elle avait suivi les deux sauvages. On dé-

pêcha aussitôt un exprès vers son oncle pour lui en donner avis.

Ce vieux capitaine, jaloux de l'accroissement de sa nation, frémit de colère à cette nouvelle. A l'instant il chargea son fusil de trois balles, et courut après ceux qui emmenaient sa nièce. Il fit tant de diligence qu'il les joignit en peu de temps. Les deux sauvages, qui avaient prévu qu'on ne manquerait pas de les poursuivre, avaient caché la néophyte dans un bois épais, et s'étaient arrêtés comme s'ils eussent voulu prendre un peu

de repos. Le vieillard fut bien étonné de ne pas trouver sa nièce avec ces sauvages. Après un moment d'entretien qu'il eut avec eux, il se persuada qu'il avait cru trop légèrement un premier bruit qui s'était répandu, et retourna sur ses pas vers le village.

Catherine regarda cette subite retraite de son oncle comme un effet de la protection de Dieu sur elle, et, continuant sa route, elle arriva à la mission du Sault sur la fin de l'automne de l'année 1677.

Ce fut chez son beau-frère qu'elle

alla loger. La cabane appartenait à une chrétienne des plus ferventes de ce lieu, nommée Anastasie, dont le soin était d'instruire les personnes de son sexe qui aspiraient à la grâce du baptême. Le zèle avec lequel elle remplissait les devoirs de cet emploi, ses entretiens et ses exemples charmèrent Catherine; mais ce qui l'édifia infiniment, ce fut la piété de tous les fidèles qui composaient cette nombreuse mission. Elle était surtout frappée de voir des hommes devenus si différents de ce qu'ils avaient été lorsqu'ils

demeuraient dans leur pays ; elle comparait leur vie exemplaire avec la vie licencieuse qu'elle leur avait vu mener ; et reconnaissant le doigt de Dieu dans un changement si extraordinaire, elle le remerciait sans cesse de l'avoir conduite dans cette terre de bénédiction.

V

Pour répondre à la faveur qu'elle venait de recevoir du ciel, Catherine crut qu'elle devait se donner tout entière à Dieu, sans user d'aucune

réserve et sans se permettre le moindre retour sur elle-même. Le lieu saint fit dès-lors toutes ses délices; elle s'y rendait dès les quatre heures du matin, entendait la messe du point du jour, et assistait ensuite à celle des sauvages, qui se disait au lever du soleil.

Pendant le cours de la journée, elle interrompait de temps en temps son travail pour aller s'entretenir avec Jésus-Christ au pied des autels. Le soir, elle revenait encore à l'église et n'en sortait que bien avant

dans la nuit. Quand elle était en prières, elle paraissait toute renfermée au-dedans d'elle-même. Le Saint-Esprit l'éleva en peu de temps à un don si sublime d'oraison qu'elle passait souvent plusieurs heures de suite dans des communications intimes avec Dieu.

A cet attrait pour la prière elle joignait une application presque continuelle au travail, qui lui devenait doux et agréable par les pieux discours qu'en s'y livrant elle tenait avec Anastasie, cette fervente chré-

tienne dont nous avons déjà parlé, et avec qui elle avait lié une amitié très-étroite. Leurs entretiens roulaient d'ordinaire sur la douceur qu'on goûte au service de Dieu, sur les moyens de lui plaire et d'avancer dans la vertu, sur quelque trait de la vie des saints, sur l'horreur qu'on doit avoir du péché, et sur le soin d'expier par la pénitence ceux qu'on a eu le malheur de commettre.

Elle finissait la semaine par une recherche exacte de ses fautes et de ses imperfections; pour les effacer dans le

sacrement de pénitence, dont elle approchait tous les samedis au soir. Elle s'y disposait par la mortification la plus sévère; et quand elle s'accusait des plus légères fautes, c'était avec des sentiments si vifs de componction qu'elle fondait en larmes, et que ses paroles étaient entrecoupées de soupirs et de sanglots. La haute idée qu'elle avait de la majesté de Dieu lui faisait regarder la moindre offense avec horreur; et quand il lui en était échappé quelqu'une, elle la déplorait amèrement.

Des vertus si marquées ne permi-

rent pas de lui refuser plus long-temps lapermission, qu'elle demandait instamment, de faire sa première communion à la fête de Noël qui approchait. C'était une grâce qui ne s'accordait à ceux qui venaient de chez les Iroquois qu'après bien des années et après beaucoup d'épreuves; mais la piété de Catherine la mettait au-dessus des règles ordinaires.

Elle participa, pour la première fois de sa vie, à la sainte eucharistie avec une ferveur qui égalait l'estime qu'elle faisait de cette grâce et les empressements qu'elle avait eus de l'obtenir.

Toutes les autres fois qu'elle approcha de la sainte table, ce fut toujours avec les mêmes dispositions. Son extérieur pieux et modeste inspirait alors de la ferveur aux plus tièdes; et, lorsqu'il se faisait une communion générale, les néophytes les plus vertueuses s'empressaient à l'envi de se mettre auprès d'elle, parce que, disaient-elles, la seule vue de Catherine leur servait d'une excellente préparation pour communier dignement.

Après les fêtes de Noël, la saison étant propre pour la chasse, elle ne put

se dispenser de suivre dans les bois sa sœur et son frère. Elle fit voir alors qu'on peut servir le Seigneur dans tous les lieux où sa providence nous conduit: elle ne relâcha rien de ses exercices ordinaires; sa piété lui suggéra même de saintes pratiques pour suppléer à celles qui étaient incompatibles avec le séjour des forêts.

Son temps était réglé pour toutes ses actions. Dès le matin, elle se mettait en prières, et elle ne les finissait qu'avec celles que les sauvages faisaient en commun selon leur coutume. Le soir elle

les continuait bien avant dans la nuit. Quand les sauvages prenaient leur repas pour se disposer à chasser tout le long du jour, elle se retirait à l'écart pour faire quelque oraison : c'était à peu près le temps qu'on a coutume d'entendre la messe dans la mission. Elle avait placé une croix dans le tronc d'un arbre qui se trouvait au bord d'un ruisseau : cet endroit solitaire lui tenait lieu d'oratoire. Là elle se mettait en esprit au pied des autels ; elle unissait son intention à celle du prêtre ; elle priait son ange gardien d'assister pour elle au saint sacrifice, et

de lui en appliquer tout le fruit. Le reste de la journée, elle travaillait avec les autres personnes de son sexe; mais, pour bannir les discours frivoles, et afin de s'entretenir dans l'union avec Dieu, elle entamait toujours quelque discours de piété, ou bien elle les invitait à chanter des hymnes et des cantiques à la louange du Seigneur.

Ses repas étaient très-sobres, et souvent elle ne mangeait qu'à la fin du jour; encore mêlait-elle secrètement de la cendre aux viandes qu'on lui servait, pour ôter à son goût toute la pointe qui

en fait le plaisir. C'est une mortification qu'elle pratiqua toutes les fois qu'elle pouvait n'être pas aperçue.

Le séjour des bois ne lui plaisait guère, bien qu'il soit agréable aux femmes des sauvages, parce que, débarrassées des soins domestiques, elles passent le temps dans les divertissements et les festins. Elle soupirait sans
saison où l'on a coutume de retourner au village. L'église, la présence de Jésus-Christ dans l'auguste sacrement de nos autels, le saint sacrifice de la messe, les exhortations fréquentes, et

les autres exercices de la mission dont on est privé au temps de la chasse, étaient les seuls objets qui la touchassent. Elle avait du dégoût pour tout le reste. Aussi, quand elle se vit une fois de retour à la mission, elle se fit une loi de n'en plus sortir. Elle y arriva vers le temps de la semaine sainte; et c'est pour la première fois qu'elle assista aux cérémonies de ces saints jours.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire ici combien elle fut attendrie du spectacle touchant qu'offrirent à son âme ses pieuses méditations sur les douleurs et

la mort d'un Dieu immolé pour le salut des hommes; elle répandit des larmes presque continuelles, et forma la résolution de porter le reste de ses jours dans son corps la mortification de Jésus-Christ. Depuis ce temps-là, elle chercha toutes les occasions de se mortifier, soit pour expier des fautes légères qu'elle regardait comme autant d'attentats contre la majesté divine, soit pour retracer dans elle l'image d'un Dieu crucifié pour notre amour.

Les entretiens d'Anastasie, qui lui parlait souvent des peines de l'enfer et

des rigueurs que les saints ont exercées sur eux-mêmes, fortifièrent l'attrait qu'elle avait pour les austérités de la pénitence. Elle s'y sentit encore animée par un accident qui la mit en grand danger de perdre la vie. Elle coupait dans le bois un arbre qui tomba plus tôt qu'elle ne l'avait prévu : elle eut le temps d'éviter par la fuite le gros de l'arbre qui l'aurait écrasée, mais elle ne put échapper à une branche qui lui frappa rudement la tête et la jeta évanouie par terre. Elle ne tarda pas à revenir au sentiment, et on lui entendit prononcer doucement ces paroles :

« Je vous remercie, ô bon Jésus, de m'avoir secourue dans ce danger. »

Elle ne douta point que Dieu ne l'eût conservée pour lui donner le loisir d'expier ses péchés par la pénitence : c'est ce qu'elle déclara à une compagne qui se sentait appelée comme elle à une vie austère, et avec qui elle fut dans une liaison si intime qu'elles se communiquaient l'une à l'autre ce qui se passait de plus secret dans leur intérieur. Cette nouvelle compagne a eu tant de part à la vie de Catherine que je ne puis me dispenser d'en parler.

VI

Thérèse (c'est ainsi qu'elle s'appelait) avait été baptisée dans le pays des Iroquois; mais la licence qui régnait parmi ceux de sa nation, et les mauvais

exemples qu'elle avait sans cesse devant les yeux, lui firent bientôt oublier les engagements de son baptême. Le séjour même qu'elle faisait depuis quelque temps dans la mission du Sault, où elle était venue demeurer avec sa famille, n'avait produit qu'un médiocre changement dans ses mœurs. Une aventure des plus étranges opéra enfin sa conversion.

Elle était allée à la chasse avec son mari et un jeune neveu vers la rivière des Outaouacs. Quelques autres Iroquois les joignirent en chemin, et ils

formèrent une troupe composée de onze personnes : quatre hommes, quatre femmes et trois jeunes gens. Thérèse seule était chrétienne. La neige, qui ne tomba que fort tard cette année-là, les mit hors d'état de chasser : leurs provisions furent bientôt consommées, et ils se virent réduits à manger quelques peaux qu'ils avaient apportées pour se faire des souliers ; ils mangèrent ensuite leurs souliers mêmes, et enfin, pressés par la faim, ils ne se nourrirent plus que des herbes des champs et de l'écorce des arbres.

Cependant le mari de Thérèse tomba dangereusement malade, et obligea les chasseurs à s'arrêter. Deux d'entre eux, savoir, un Agniez et un Tsonnontouan, prirent le parti d'aller un peu au loin pour y chercher quelque bête, avec promesse d'être de retour au plus tard dans dix jours. L'Agniez revint effectivement au temps marqué; mais il revint seul, et assura que le Tsonnontouan avait péri de faim et de misère. On le soupçonna de l'avoir tué et d'avoir vécu de sa chair; car il avouait qu'il n'avait trouvé aucune bête, et cepen-

dant il était plein de force et de santé.

Peu de jours après, le mari de Thérèse mourut avec un grand regret de n'avoir pas reçu le baptême, et le reste de la troupe se mit en chemin pour gagner le bas de la rivière et se rendre aux habitations françaises. Après deux ou trois jours de marche, ils s'affaiblirent de telle sorte, faute de nourriture, qu'ils ne purent plus avancer. Le désespoir leur inspira une étrange résolution : ce fut de tuer quelques-uns de la bande afin de faire vivre les autres.

On jeta les yeux sur la femme du Tsonnontouan et sur ses deux enfants, qui furent égorgés l'un après l'autre.

Ce spectacle effraya Thérèse : elle avait lieu de craindre le même traitement. Alors elle réfléchit sur le déplorable état de sa conscience; elle se repentit de s'être engagée dans les forêts sans s'être purifiée auparavant par une bonne confession. Elle demanda pardon à Dieu des désordres de sa vie, et promit de s'en confesser au plus tôt et d'en faire pénitence. Sa prière fut écoutée : après des fatigues incroyables, elle arriva en-

fin au village avec quatre autres qui restaient de cette troupe. Aussitôt arrivée, elle se confessa; mais ce fut là, pour le moment, le seul fruit de sa promesse, car elle se montra lente à réformer ses mœurs et à embrasser les rigueurs de la pénitence.

Un jour qu'elle considérait la nouvelle église qu'on bâtissait au Sault, lorsqu'on y transporta la mission qui était auparavant à la prairie de la Madeleine, elle y rencontra Catherine, qui regardait aussi cet édifice. Elles se saluèrent l'une l'autre pour la première

fois; et, pour entrer en conversation, Catherine lui demanda quel lieu de l'église était destiné pour les femmes. Thérèse lui montra l'endroit où elle jugeait qu'on devait les placer.

— Hélas! reprit Catherine en soupirant, ce n'est pas dans ce temple matériel que Dieu se plaît le plus à demeurer, c'est au-dedans de nous-mêmes qu'il veut habiter : notre cœur est le temple qui lui est le plus agréable. Mais, malheureuse que je suis, combien de fois l'ai-je forcé d'abandonner ce cœur où il voulait régner lui seul! et ne mérite-

rais-je pas que, pour me punir de mon ingratitude, on me fermât à jamais l'entrée de ce temple qu'on élève à sa gloire ?

Ce sentiment d'humilité toucha vivement le cœur de Thérèse : elle se sentit pressée en même temps par les remords de sa conscience d'exécuter enfin ce qu'elle avait promis au Seigneur, et elle ne douta point que Dieu ne lui eût adressé cette sainte fille pour la soutenir de ses conseils et de ses exemples dans le nouveau genre de vie qu'elle voulait embrasser. Elle s'ouvrit donc à

Catherine sur les saints désirs que Dieu lui inspirait, et insensiblement l'entretien les porta à se faire part de leurs pensées les plus secrètes. Pour s'entretenir plus commodément, elles allèrent s'asseoir aux pieds d'une croix qui est placée au bord du fleuve Saint-Laurent.

Cette première entrevue, où se découvrit la conformité de leurs sentiments et de leurs inclinations, commença à serrer les liens d'une amitié sainte qui dura jusqu'à la mort de Catherine. Depuis ce temps là, elles furent insépa-

rables; elles allaient ensemble à l'église, dans les bois et au travail; elles s'animaient l'une l'autre au service de Dieu par des discours de piété; elles se communiquaient leurs peines et leurs répugnances; elles s'avertissaient de leurs défauts; elles s'encourageaient à la pratique des vertus austères, et par-là elles se servirent infiniment l'une l'autre à avancer de plus en plus dans les voies de la perfection.

VII

Dieu préparait ainsi Catherine à un nouveau combat que son amour pour la virginité eut à soutenir. Des vues intéressées inspirèrent à sa sœur le dessein de la

marier. Elle crut qu'il n'y avait point de jeune homme dans la mission du Sault qui n'ambitionnât le bonheur d'être uni à une fille si vertueuse, et qu'ayant à choisir dans tout le village, elle aurait pour beau-frère quelque habile chasseur qui porterait l'abondance dans la cabane. Elle s'attendait bien à trouver des difficultés de la part de Catherine; car elle n'ignorait pas les persécutions que cette généreuse fille avait déjà souffertes, et la constance avec laquelle elle les avait soutenues; mais elle se persuada que la force de

ses raisons l'emporterait sur sa résistance. Elle la prit donc un jour en particulier, et, après lui avoir témoigné beaucoup plus d'affection qu'à l'ordinaire, elle lui parla avec cette éloquence qui est si naturelle aux sauvages quand il s'agit de leur propre intérêt.

— Il faut l'avouer, ma chère sœur, lui dit-elle avec un air plein de douceur et d'affabilité, vous avez de grandes obligations au Seigneur de vous avoir tirée, aussi bien que nous, de notre malheureuse patrie, et de vous avoir conduite à la mission du Sault, où tout vous,

porte à la piété. Si vous avez de la joie d'y être, je n'en ai pas moins de vous avoir auprès de moi : vous l'augmentez tous les jours cette joie par la sagesse de votre conduite, qui vous attire l'estime et l'approbation générales. Il ne vous reste plus qu'une chose à faire qui mettra le comble à notre bonheur : c'est de songer sérieusement à vous établir par un bon et solide mariage. Toutes les filles prennent parmi nous ce parti; vous êtes en âge de le prendre comme elles, et vous y êtes obligée plus particulièrement que d'autres, soit pour

éviter les occasions du péché, soit pour subvenir aux nécessités de la vie. Il est vrai que nous nous faisons un plaisir, votre beau-frère et moi, de vous les fournir; mais vous savez qu'il est sur le penchant de l'âge, et que nous sommes chargés d'une nombreuse famille. Si nous venions à vous manquer, à qui auriez-vous recours? Croyez-moi, Catherine, mettez-vous à couvert des malheurs qui accompagnent l'indigence; pensez au plus tôt à les prévenir pendant que vous pouvez le faire si aisément et d'une manière si avan-

tageuse pour vous et pour notre famille.

Catherine ne s'attendait à rien moins qu'à une proposition de cette nature; mais sa complaisance et le respect qu'elle avait pour sa sœur lui firent dissimuler sa peine, et elle se contenta de lui répondre, en la remerciant de ses avis, que la chose était de conséquence, et qu'elle y penserait sérieusement. C'est ainsi qu'elle éluda cette première attaque. Aussitôt elle alla trouver le missionnaire pour se plaindre amèrement des importunes sollicitations de sa sœur.

Comme il ne paraissait pas se rendre tout-à-fait à ses raisons, et que, pour l'éprouver, il appuyait toutes celles qui pouvaient la faire pencher vers le mariage :

— Ah ! mon Père, lui dit-elle, je ne suis plus à moi ; je me suis donnée tout entière à Jésus-Christ ; il ne m'est pas possible de changer de maître. La pauvreté dont on me menace ne me fait pas peur : il faut si peu de chose pour fournir aux besoins de cette misérable vie que mon travail peut y suf-

fire, et je trouverai toujours quelque méchant haillon pour me couvrir.

Le missionnaire la renvoya en lui disant qu'elle se consultât bien elle-même, que la chose méritait qu'elle fît des attentions sérieuses.

A peine fut-elle de retour à la cabane que sa sœur, impatiente de l'amener à son sentiment, la pressa de nouveau de fixer ses irrésolutions par un établissement utile. Mais, ayant jugé par la réponse de Catherine qu'il n'y avait rien à gagner sur son esprit, elle sut mettre dans ses intérêts Anastasie, que

l'une et l'autre regardaient comme leur mère. Celle-ci crut aisément que Catherine prenait trop légèrement sa résolution, et elle employa tout l'ascendant que son âge et sa vertu lui donnaient sur l'esprit de cette jeune fille pour lui persuader que le mariage était le seul parti qu'elle eût à prendre.

Mais cette démarche n'eut pas plus de succès que l'autre, et Anastasie, qui avait trouvé jusque-là tant de docilité dans Catherine, fut extrêmement surprise du peu de déférence qu'elle avait pour ses conseils. Elle lui en fit des re-

proches amers, et la menaça d'en porter ses plaintes au missionnaire. Catherine la prévint, et, après avoir raconté au Père les peines qu'on lui faisait souffrir pour la déterminer à prendre un parti qui était si peu de son goût, elle le pria de l'aider à consommer le sacrifice qu'elle voulait faire d'elle-même à Jésus-Christ, et de la mettre à couvert des contradictions qu'elle avait à souffrir de la part d'Anastasie et de sa sœur. Il loua son dessein, mais en même temps il lui conseilla de prendre encore trois jours pour délibérer sur une affaire de cette

importance, et de faire pendant ce temps-là des prières extraordinaires, afin de mieux connaître la volonté de Dieu; et il lui promit que, si elle persistait ensuite dans sa résolution, il mettrait fin aux importunités de ses parentes.

Elle acquiesça d'abord à ces propositions; mais, un demi-quart d'heure après, elle revint trouver le missionnaire.

— C'en est fait, lui dit-elle en l'abordant, il n'est plus question de délibérer, mon parti est pris depuis

long temps; non, mon Père, je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus Christ.

Le Père ne crut pas devoir s'opposer davantage à une résolution qui lui paraissait inspirée par le Saint-Esprit : il l'exhorta donc à la persévérance, et l'assura qu'il prendrait sa défense contre tous ceux qui voudraient désormais l'inquiéter sur cet article. Cette réponse lui rendit sa première tranquillité et rétablit dans son âme cette paix intérieure qu'elle conserva jusqu'à la fin de sa vie.

A peine se fut-elle retirée qu'Anas-

tasie vint se plaindre à son tour de ce que Catherine n'écoutait aucun conseil et ne suivait que sa propre fantaisie. Elle allait continuer lorsque le missionnaire l'interrompit en lui disant qu'il était instruit de son mécontentement, mais qu'il s'étonnait qu'une ancienne chrétienne comme elle désapprouvât une action qui méritait les plus grands éloges; et que, si elle avait de la foi, elle devait connaître quel est le prix d'un état aussi sublime que celui de la virginité, qui rend des hommes fragiles semblables aux anges mêmes.

A ces paroles, Anastasie revint comme d'un profond assoupissement, et, comme elle avait un grand fonds de piété, elle se blâma aussitôt elle-même. Elle admira le courage de cette vertueuse fille, et, dans la suite, elle fut la première à la fortifier dans la sainte résolution qu'elle avait prise. C'est ainsi que Dieu tourna ces différentes contradictions au bien de sa servante. Ce fut aussi pour Catherine un nouveau motif de servir Dieu avec plus de ferveur; elle ajouta de nouvelles pratiques à ses exercices ordinaires de piété; tout infirme qu'elle

était, elle redoubla son application au travail, ses veilles, ses jeûnes et ses autres austérités.

C'était alors la fin de l'automne, où les sauvages ont accoutumé de se mettre en marche pour aller chasser pendant l'hiver dans les forêts. Le séjour que Catherine y avait déjà fait, et la peine qu'elle avait eue de se voir privée des secours spirituels qu'elle trouvait au village, lui avaient fait prendre la résolution de n'y jamais retourner de sa vie. Le missionnaire crut cependant que le changement d'air et la nourriture, qui

est meilleure dans les forêts, pourraient rétablir sa santé, laquelle était fort altérée : c'est pourquoi il lui conseilla de suivre sa famille et les autres qui allaient à la chasse. Elle lui répondit avec cet air plein de piété qui lui était si naturel :

—Il est vrai, mon Père, que le corps est traité plus délicatement dans les bois, mais l'âme y languit et ne peut y rassasier sa faim; au contraire, dans le village, le corps souffre, j'en conviens, mais l'âme trouve ses délices auprès de Jésus-Christ. Eh bien! j'abandonne vo-

lontiers ce misérable corps à la faim et à la souffrance, pourvu que mon âme ait sa nourriture ordinaire.

Elle resta donc pendant tout l'hiver au village, où elle ne vécut que de blé d'Inde, et où elle eut effectivement beaucoup à souffrir. Mais, non contente de n'accorder à son corps que des aliments insipides, qui pouvaient à peine le soutenir, elle le livra encore à des austérités et à des pénitences excessives, sans prendre conseil de personne, se persuadant que, lorsqu'il s'agissait de se mortifier, elle pouvait s'abandonner à tout ce

que lui inspirait sa ferveur. Elle était portée à ces saints excès par les grands exemples de mortification qu'elle avait sans cesse devant les yeux; car l'esprit de pénitence régnait parmi les chrétiens du Sault, et quelques-uns d'entre eux se disposaient, par des macérations volontaires, à souffrir constamment les plus affreux supplices.

VIII

La guerre s'était allumée entre les Français et les Iroquois : ceux-ci invitèrent leurs compatriotes qui étaient à la mission du Sault à revenir dans leur

pays, où ils leur promettaient une entière liberté pour l'exercice de leur religion. Le refus qui suivit de semblables offres les transporta de fureur, et les chrétiens iroquois qui demeuraient au Sault furent déclarés aussitôt ennemis de la patrie. Un parti d'Iroquois, qui en surprit quelques-uns à la chasse, les amena dans leur pays : ils y furent brûlés à petit feu.

Ces généreux fidèles, au milieu des plus cuisantes douleurs, prêchaient Jésus-Christ à ceux qui les tourmentaient si cruellement, et les conjuraient d'em-

brasser au plus tôt le christianisme pour se délivrer des feux éternels. Un entre autres, nommé Etienne, signala sa constance et sa foi : il était environné de flammes et de fers ardents; sans cesse il encourageait sa femme, qui souffrait le même supplice, à invoquer avec lui le saint nom de Jésus. Etant près d'expirer, il ranima tout ce qu'il avait de force, et, à l'exemple de son saint patron, il pria le Seigneur à haute voix pour la conversion de ceux qui le traitaient avec tant d'inhumanité. Plusieurs de ces barbares, touchés d'un spectacle

qui leur était si nouveau, abandonnèrent leur pays et vinrent à la mission du Sault pour demander le baptême et y vivre selon les lois de l'Évangile.

Les femmes ne cédaient en rien à leurs maris touchant l'ardeur qu'elles faisaient paraître pour une vie pénitente; elles allaient même à des excès que le missionnaire avait soin de modérer quand ils venaient à sa connaissance. Outre les instruments ordinaires de mortification qu'elles employaient, elles trouvaient mille inventions de se faire souffrir. Quelques-unes se met-

taient dans la neige lorsque le froid était le plus piquant; d'autres se dépouillaient jusqu'à la ceinture dans des lieux écartés, et demeuraient long-temps exposées aux rigueurs de la saison, sur les bords d'une rivière glacée, où le vent soufflait avec fureur.

Il y en a eu qui, après avoir rompu la glace des étangs, s'y plongeaient jusqu'au cou autant de temps qu'il en fallait pour réciter plusieurs dizaines de leur rosaire. Une entre autres s'y plongea trois nuits de suite, ce qui lui causa une fièvre si violente qu'elle en pensa mou-

rir. Une autre plongea sa fille, qui n'avait que trois ans, dans une rivière glacée, et l'en retira demi-morte. Comme le missionnaire lui reprochait vivement son indiscrétion, elle lui répondit, avec une naïveté surprenante, qu'elle n'avait pas cru mal faire, et que, dans la pensée où elle était que sa fille pourrait bien un jour offenser le Seigneur, elle avait voulu lui imposer par avance la peine que mériterait son péché.

Quoique ceux qui faisaient ces mortifications fussent attentifs à en dérober la connaissance au public, Catherine, qui

avait l'esprit vif et pénétrant, ne laissa pas, sur diverses apparences, de conjecturer ce qu'ils tenaient si secrets; et, comme elle étudiait tous les moyens de témoigner de plus en plus son amour à Jésus-Christ, elle s'attachait à examiner tout ce qui se faisait d'agréable au Seigneur, pour le mettre aussitôt en pratique. C'est pour cela qu'ayant passé quelques jours à Montréal, où elle vit pour la première fois des religieuses, elle fut si charmée de leur piété et de leur modestie qu'elle s'informa curieusement de la manière dont vivaient ces

saintes filles et des vertus qu'elles pratiquaient.

Ayant appris que c'étaient des vierges chrétiennes qui s'étaient consacrées à Dieu par un vœu de continence perpétuelle, elle ne donna aucun repos au missionnaire qu'il ne lui eût accordé la permission de faire le même sacrifice d'elle-même, non plus par une simple résolution de garder la virginité, comme elle l'avait déjà fait, mais par un engagement irrévocable qui l'obligeât d'être à Dieu sans retour. Le Père ne lui donna son consentement qu'après l'avoir bien

éprouvée et s'être assuré de nouveau que c'était l'esprit de Dieu qui agissait dans cette bonne fille et qui lui inspirait un dessein dont il n'y avait jamais eu d'exemple parmi les sauvages.

Elle choisit pour cette grande action le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge. Un moment après que notre Seigneur se fut donné à elle dans la sainte communion, elle prononça avec une ferveur admirable le vœu qu'elle faisait, de virginité perpétuelle; elle s'adressa ensuite à la sainte Vierge, à qui elle avait

une dévotion très-tendre, pour la prier de présenter à son Fils l'oblation qu'elle venait de lui faire d'elle-même; après quoi elle passa plusieurs heures au pied des autels, dans un grand recueillement d'esprit et dans une parfaite union avec Dieu.

IX

Depuis ce temps-là, Catherine ne tint plus à la terre, et elle aspira sans cesse au ciel, où elle avait fixé tous ses désirs. Il semblait même qu'elle goûtait

par avance les douceurs de ce bienheureux séjour ; mais son corps n'était pas assez robuste pour soutenir le poids de ses austérités et l'application continuelle de son esprit à se maintenir dans la présence de Dieu. Il lui prit une maladie violente dont elle ne s'est jamais bien rétablie ; il lui en resta toujours un mal d'estomac accompagné de fréquents vomissements et d'une fièvre lente qui la mina peu à peu et la jeta dans une langueur qui la consuma insensiblement.

Cependant on eût dit que son âme

prenait de nouvelles forces à mesure que son corps dépérissait : plus elle approchait de son terme, plus on voyait éclater dans elle les vertus éminentes qu'elle avait pratiquées avec tant d'édification. Nous ne nous arrêterons ici à rapporter que celles qui ont fait le plus d'impression, et qui étaient comme la source et le principe de toutes les autres.

Elle avait un tendre amour pour Dieu. Son unique plaisir était de se tenir recueillie en sa présence, de méditer ses grandeurs et ses miséricordes,

de chanter ses louanges et de chercher continuellement les moyens de lui plaire. C'était principalement pour n'être pas distraite par d'autres pensées qu'elle se plaisait si fort à la solitude. Anastasie et Thérèse étaient les deux seules chrétiennes avec qui elle se trouvât volontiers, parce qu'elles parlaient bien de Dieu et que leurs entretiens ne respiraient que le divin amour. De là venait cette dévotion particulière qu'elle avait pour la sainte eucharistie et pour la passion du Sauveur. Ces deux mystères de l'amour d'un Dieu caché sous le

voile eucharistique et mourant sur une croix occupaient sans cesse son esprit et embrasaient son cœur des plus pures flammes de la charité. On la voyait tous les jours passer des heures entières au pied des autels, immobile et comme transportée hors d'elle-même; ses yeux expliquaient souvent les sentimens de son cœur par l'abondance des larmes qu'ils répandaient, et elle trouvait dans ces larmes de si grandes délices qu'elle était comme insensible au froid des plus rudes hivers. Quelquefois, la voyant transie, le mis

sionnaire la renvoyait dans sa cabane pour s'y chauffer : elle obéissait à l'instant ; mais, un moment après, elle revenait à l'église et y continuait de longs entretiens avec Jésus-Christ.

Pour entretenir sa dévotion au mystère de la passion du Sauveur et l'avoir toujours présente à sa mémoire, elle portait au cou un petit crucifix que le Père lui avait donné : elle le baisait sans cesse avec des sentimens de la plus tendre compassion pour Jésus souffrant, et de la plus vive reconnaissance pour le bienfait de notre rédemption. Un jour,

voulant particulièrement honorer Jésus-Christ dans ce double mystère de son amour, après avoir reçu la sainte communion, elle fit une oblation perpétuelle de son âme à Jésus dans l'eucharistie, et de son corps à Jésus attaché à la croix ; et dès-lors elle fut ingénieuse à imaginer tous les jours de nouvelles manières d'affliger et de crucifier sa chair.

Quand elle allait dans les bois pendant l'hiver, elle suivait de loin ses compagnes ; elle ôtait ses souliers et marchait nu-pieds sur la glace et sur la

neige. Ayant ouï dire à Anastasie que, de tous les tourments, celui du feu était le plus affreux, et que la constance des martyrs qui avaient souffert ce supplice pour défendre leur foi devait être d'un grand mérite auprès du Seigneur, la nuit suivante elle se brûla les pieds et les jambes avec un tison ardent, à peu près de la même manière que les Iroquois brûlent leurs esclaves, se persuadant que, par cette action, elle se déclarait l'esclave de son Sauveur.

Une autre fois, elle parsema la natte où elle se couchait de grosses épines

dont les pointes étaient fort aiguës, et, à l'exemple de saint Benoît et du bienheureux Louis de Gonzague, elle se roula trois nuits de suite sur ces épines, qui lui causèrent des douleurs très-vives. Elle en eut le visage tout pâle et tout défait, ce qu'on attribuait à ses indispositions.

Mais Thérèse, cette compagne en qui elle avait pris tant de confiance, ayant découvert la source de cette pâleur extraordinaire, lui en fit scrupule, en lui déclarant que c'était offenser Dieu que de se livrer à ces sortes d'austérités sans

la permission de son confesseur. Catherine, qui tremblait aux seules apparences du péché, alla aussitôt trouver le Père pour lui avouer sa faute. Il la blâma de son indiscrétion, et lui ordonna d'aller jeter ces épines au feu. Elle le fit aussitôt, car elle avait une soumission aveugle aux volontés de ceux qui gouvernaient sa conscience ; et, quelque éclairée qu'elle fût des lumières dont Dieu la favorisait, elle ne fit jamais paraitre le moindre attachement à son propre sens.

Sa patience était à l'épreuve de tout.

Au milieu de ses infirmités continuelles, elle conserva toujours une paix et une égalité d'âme qui nous charmaient. Il ne lui échappa jamais, ou de se plaindre, ou de donner le moindre signe d'impatience. Les deux derniers mois de sa vie, ses souffrances furent extraordinaires : elle était obligée de se tenir jour et nuit dans la même posture, et le moindre mouvement lui causait des douleurs très-aiguës. Quand ces douleurs se faisaient sentir avec le plus de vivacité, c'était alors qu'elle paraissait plus contente, s'estimant heureuse,

comme elle le disait elle-même, de vivre et de mourir sur la croix, et unissant sans cesse ses souffrances à celles de son Sauveur.

Comme elle était remplie de foi, elle avait une haute idée de tout ce qui a rapport à la religion ; c'est aussi ce qui lui inspirait un respect particulier pour ceux que Dieu appelle au ministère évangélique. Son espérance était ferme, son amour désintéressé, servant Dieu pour Dieu même, par le seul désir de lui plaire. Sa dévotion était tendre jusqu'aux larmes ; son union avec Dieu,

intime et continuelle, ne le perdant jamais de vue dans toutes ses actions, ce qui l'éleva en peu de temps à un état d'oraison très-sublime.

Enfin rien ne fut plus remarquable en elle que cette pureté angélique dont elle fut si jalouse, et qu'elle conserva jusqu'au dernier soupir. Ce fut un miracle de la grâce qu'une jeune Iroquoise ait eu tant d'attrait pour une vertu si inconnue dans son pays, et qu'elle ait vécu dans une si grande innocence de mœurs pendant vingt années qu'elle a

demeuré dans le centre même du libertinage et de la dissolution.

C'est cet amour pour la pureté qui produisait dans son cœur cette tendre affection pour la Reine des vierges. Catherine ne parlait jamais de Notre-Dame qu'avec trasport ; elle avait appris par cœur ses litanies, et elle les récitait tous les soirs en particulier, après les prières communes de la cabane. Elle portait toujours sur elle un chapelet qu'elle récitait plusieurs fois le jour. Les samedis et les autres jours qui sont particulièrement consacrés à l'honorer,

elle faisait des austérités extraordinaires, et elle s'attachait à l'imiter dans la pratique de quelques-unes de ses vertus. Elle redoublait sa ferveur lorsqu'on célébrait quelqu'une de ses fêtes, et elle choisissait ces saints jours pour faire à Dieu quelque nouveau sacrifice ou pour renouveler ceux qu'elle avait déjà faits.

X

Une vie si sainte devait être suivie de la plus précieuse mort. Ce fut aussi dans les derniers moments de sa vie qu'elle édifia le plus par la pratique de

ses vertus, et surtout par sa patience et par son union avec Dieu. Elle se trouva fort mal vers le temps où les hommes sont à la chasse dans les forêts, et où les femmes sont occupées, depuis le matin jusqu'au soir, dans la campagne. Alors ceux qui sont malades restent seuls le long du jour dans leur cabane, avec un plat de blé d'Inde et un peu d'eau qu'on met le matin auprès de leur natte.

Ce fut dans cet abandon que Catherine passa tout le temps de sa dernière maladie; mais ce qui aurait accablé une autre de tristesse contribuait à augmen-

ter sa joie en lui fournissant de quoi augmenter son mérite. Accoutumée à s'entretenir seule avec Dieu, elle mettait à profit sa solitude, et elle s'en servait pour s'attacher davantage à son Créateur par des prières et par des méditations ferventes.

Cependant le temps de son dernier sacrifice approchait, et ses forces diminuaient chaque jour. Elle baissa considérablement le mardi de la semaine sainte, et l'on jugea à propos de lui donner le saint viatique, qu'elle reçut avec ses sentiments ordinaires de piété.

Le prêtre voulait lui administrer en même temps l'extrême-onction ; mais elle lui dit que rien ne pressait encore, et, sur sa parole, il crut pouvoir différer jusqu'au lendemain matin. Elle passa le reste du jour et de la nuit suivante dans de fervents entretiens avec notre Seigneur et la sainte Vierge.

Le mercredi matin, elle reçut la dernière onction avec les mêmes sentiments de piété ; et, sur les trois heures après midi, après avoir prononcé les saints noms de JÉSUS et de MARIE, elle entra dans une douce agonie, après quoi elle

perdit tout-à-fait l'usage de la parole. Comme elle conserva une parfaite connaissance jusqu'au dernier soupir, elle s'efforçait de former intérieurement tous les actes que le prêtre lui suggérait. Après une petite demi-heure d'agonie, elle expira paisiblement, comme si elle fût entrée dans un doux sommeil.

Ainsi mourut Catherine Tegahkouita, dans la vingt-quatrième année de son âge, ayant rempli cette mission de l'odeur de ses vertus et de l'opinion qu'elle y laissa de sa sainteté. Son visage, qui avait été extrêmement exténué par

ses maladies et par ses austérités continuelles, parut si changé et si agréable quelques moments après sa mort que les sauvages qui étaient présents ne pouvaient en marquer assez leur étonnement, et qu'on eût dit qu'un rayon de la gloire, dont il y avait lieu d'espérer qu'elle venait de prendre possession, rejaillissait jusque sur son corps.

Deux Français, qui venaient de la prairie de la Madeleine pour assister, le jeudi matin, au service, la voyant étendue sur sa natte avec ce visage si frais et si doux, se dirent l'un à l'autre :

« Voilà une jeune femme qui dort bien paisiblement. » Mais ils furent bien surpris quand ils apprirent, un moment après, que c'était le corps de Catherine, qui était décédée; ils retournèrent aussitôt sur leurs pas, ils se mirent à genoux à ses pieds et se recommandèrent à ses prières. Ils voulurent même donner une marque publique de la vénération qu'ils avaient pour la défunte, en faisant faire à l'instant un cercueil pour enfermer ses saintes reliques.

Nous nous servons de ces termes avec d'autant plus de confiance que Dieu ne

tarda pas à honorer la mémoire de cette vertueuse fille par une infinité de guérisons miraculeuses qui se sont faites après sa mort. Ceci était si connu non-seulement des sauvages, mais encore des Français qui étaient à Québec et à Montréal, qu'ils venaient souvent à son tombeau, soit pour y accomplir leurs vœux, soit pour la remercier des grâces qu'elle leur avait obtenues du ciel.

Nous pourrions vous rapporter ici un grand nombre de guérisons miraculeuses, qui ont été attestées par des gens dont les lumières et la probité ne

peuvent être suspectes ; mais nous nous contentons de faire connaître le témoignage de deux personnes remplies de vertu et de mérite, qui ont éprouvé elles-mêmes le pouvoir de cette sainte fille auprès de Dieu, et qui ont cru devoir en laisser un monument public à la postérité, pour satisfaire tout à la fois et leur piété et leur reconnaissance.

Le premier témoignage est de M. de la Colombière, chanoine de la cathédrale de Québec, grand-vicaire du diocèse. Il s'explique en ces termes :

« Ayant été malade à Québec l'année » passée, depuis le mois de janvier » jusqu'au mois de juin, d'une fièvre » lente, contre laquelle tous les remèdes » avaient été inutiles, et d'un flux que » l'ipécacuanha même n'avait pu gué- » rir, on jugea à propos que je fisse » le vœu, au cas qu'il plût à Dieu de » faire cesser ces deux maladies, de » monter à la mission de Saint-François- » Xavier, pour prier sur le tombeau de » Catherine Tegahkouita. Dès le jour » même la fièvre cessa, et, le flux étant » beaucoup diminué, je m'embarquai

» quelques jours après pour m'acquitter
» de mon vœu. A peine eus-je fait le
» tiers du chemin que je me trouvai
» parfaitement guéri. Comme ma santé
» est quelque chose de si inutile que je
» n'aurais osé la demander si la défé-
» rence que je dois avoir pour des ser-
» viteurs de Dieu ne m'y avait obligé,
» on ne peut raisonnablement s'empê-
» cher de croire que Dieu, en m'accor-
» dant cette grâce, n'a point eu d'autre
» vue que celle de faire connaître le cré-
» dit que cette bonne fille a auprès de
» lui. Pour moi, je craindrais de retenir

» la vérité dans l'injustice, et de refuser
» aux missions du Canada la gloire qui
» leur est due, si je ne témoignais comme
» je fais que je suis redevable de ma
» guérison à cette vierge iroquoise. C'est
» pourquoi je donne la présente attesta-
» tion avec tous les sentiments de recon-
» naissance dont je suis capable, pour
» augmenter, si je puis, la confiance
» que l'on a en ma bienfaitrice, mais
» encore plus pour exciter le désir d'i-
» miter ses vertus.

» Fait à Villemarie, le 14 septem-
» bre 1696.

» J. de la Colombière,
» P. J. chanoine de la cathédrale
de Québec. »

Le second témoignage est de M. du Luth, capitaine d'un détachement de la marine et commandant au fort Frontenac. C'est ainsi qu'il parle :

« Je soussigné certifie à qui il appar-
» tiendra qu'étaut tourmenté de la
» goutte depuis vingt-trois ans, avec de
» si grandes douleurs qu'elle ne me

» laissait pas de repos l'espace de trois » mois, je m'adressai à Catherine Te- » gahkouita, vierge iroquoise, décédée » au Sault Saint-Louis en opinion de » sainteté, et je lui promis de visiter » son tombeau si Dieu me rendait la » santé par son intercession. J'ai été si » parfaitement guéri à la fin d'une neu- » vaine que je fis faire en son honneur » que depuis quinze mois je n'ai senti » aucune atteinte de goutte.

» Fait au fort Frontenac, ce 15 » août 1696.

» Signé J. du Luth. »

COURAGE ET FOI.

COURAGE ET FOI.

—

Les hommes apostoliques ne manquent pas à l'Eglise de Dieu ; de nos jours, comme dans les premiers siècles du christianisme et comme dans les sui-

vants, il est de fervents et zélés disciples du Sauveur qui ne craignent pas d'affronter la mort pour annoncer la parole évangélique aux nations que le flambeau sacré de la foi n'éclaire pas.

Parmi les nombreux exemples de courage et de résignation qu'ils ont donnés, celui que nous allons signaler mérite spécialement d'être offert à l'admiration des chrétiens. Nous en avons puisé les détails dans la relation écrite de la main d'un missionnaire qui les avait vus par lui-même ou entendu raconter par des témoins oculaires qui avaient été les compagnons de ses travaux et de ses souffrances.

Le missionnaire, parmi les tribus sauvages, ne jouit pas de toutes les commodités de la vie. Celui dont nous avons à raconter le glorieux martyre

n'avait pas de maison pour reposer la nuit. Il se retirait d'ordinaire dans un bois, sous un arbre où les chrétiens lui avaient dressé une petite hutte de feuillage, et c'est là qu'une foule de gentils venaient le visiter. Ce qui les attirait auprès du saint homme, c'était ou le bruit de ses bienfaits et la réputation de sa vertu, ou les charmes attachés à sa parole quand il discourait sur les matières religieuses. Plusieurs furent touchés et convaincus, et promirent d'embrasser le christianisme; quelques-uns même, sans plus tarder, donnèrent à leurs enfants la permission de recevoir le baptême.

Cependant plusieurs dasseris ou disciples du Gourou, qui est le chef de la religion indienne auprès du roi de Cangonti, vinrent de sa part trouver le

missionnaire pour entrer en conférence avec lui. La dispute roula sur deux articles : ils combattaient l'unité de Dieu, et lui attribuaient un corps.

Il ne fut pas difficile au missionnaire de les confondre, et leur confusion fut salutaire à plusieurs gentils des autres sectes qui étaient présents : ils furent frappés de la justesse de ses raisonnements, et, touchés par la grâce, ils pressèrent le prêtre catholique de les instruire.

Les dasseris, si fiers avant la dispute, se retirèrent tout interdits, et menacèrent le Père Ducunha de venger bientôt l'affront qu'eux et leurs divinités venaient de recevoir.

Les chrétiens, attentifs à la conservation de leur pasteur, le conjurèrent d'aller passer les nuits dans son ancienne

église, dont les murailles, à demi-brûlées, rappelaient la fureur récente du fanatisme mulsulman ; il leur paraissait qu'étant dans le bourg, il y serait plus en sûreté. Mais le Père ne fut point intimidé par ces menaces ; il se rassurait principalement sur la réception gracieuse que lui avait faite le delavay, général des troupes du royaume, et sur les assurances qu'il lui avait données de sa protection.

II

Pour remplacer l'église minée par les mahométans, le Père Ducunha, après en avoir obtenu la permission du chef de la bourgade, avait fait commencer la

construction d'un nouvel édifice. Grâce au zèle des chrétiens, il s'éleva assez rapidement; et, lorsqu'il fut achevé, il songea à y célébrer la fête de l'Ascension, comptant pour rien les complots que les dasseris ne cessaient de tramer secrètement.

Les chrétiens s'étant rassemblés dans la nouvelle église, il commença le saint sacrifice; mais ce fut le premier et le dernier qu'il y offrit; car, pendant qu'il était occupé aux saintes fonctions de son ministère, on vit arriver quarante dasseris portant des bannières et faisant retentir l'air du son des timbales et des hautbois.

Le magistrat du lieu, qui avait permis l'ouverture de l'église, envoya chercher un des chrétiens qui assistaient à la messe, et le fit partir en dili-

gence pour la résidence de la cour. Il portait au delavay la nouvelle de ce qui se passait, et devait en rapporter des ordres. Le Père, de son côté, fit après la messe une courte exhortation aux chrétiens, afin de les encourager à tout souffrir pour la cause de Jésus-Christ.

Déjà une partie des dasseris étaient arrivés, et s'étaient placés devant la porte de l'église pour observer le missionnaire, de peur qu'il n'échappât. Le Père connut qu'il n'y avait pas moins de péril pour lui à sortir qu'à demeurer. Craignant d'ailleurs d'exposer les chrétiens à la merci de leurs ennemis, il prit le parti de rester dans l'église, et d'y attendre la réponse du delavay.

Avant qu'elle fût venue, plus de

soixante dasseris, suivis d'un grand nombre de brames, se présentèrent à la porte de l'église ; et, ne trouvant point d'obstacle, ils coururent au Père.

Un brame lui donna un coup de bâton sur les reins : ce premier coup fut le signal d'une horrible barbarie. Ils furent multipliés sur son corps avec une cruauté inouïe : les uns le frappaient à la tête, les autres sur les bras; ceux-ci avec des bâtons, ceux-là du bout de leurs lances ou avec des épées. Ceux qui n'avaient point d'armes le maltraitaient par des cris injurieux, et le chargeaient d'outrages.

Sans un brame qui avait assisté à la dispute sur l'unité de Dieu, et qui prit le parti du Père, on lui aurait arraché la vie au pied de l'autel. Ce

brame n'était pas de la secte des dasseris, et peut-être avait-il reconnu la vérité.

Enfin, tout couvert du sang qui coulait des plaies qu'il avait reçues sur la tête, et d'un coup d'épée à la main droite, le Père fut traîné devant le Gourou, qui, assis sur un tapis, faisait paraître autant d'orgueil et de colère que le missionnaire montrait de constance et d'humilité.

Le Gourou parla d'abord au Père en des termes de mépris; puis il lui demanda qui il était, d'où il était, quelle langue il parlait et dans quelle caste il était né. Le Père ne lui fit aucune réponse; et le Gourou, attribuant ce silence à sa faiblesse, interrogea le catéchiste qui était à côté de lui. Celui-ci répondit que le Père était

xchatri (c'est la deuxième caste des Indiens).

De là le Gourou passa à des questions sur la religion.

— Qu'est ce que Dieu? demanda-t-il au catéchiste.

— C'est un souverain d'une puissance infinie, répondit le catéchiste.

— Qu'entendez-vous par ces mots?

Le catéchiste tâcha de le satisfaire, puis, après plusieurs interrogations du Gourou, toujours suivies des réponses du catéchiste, celui-ci vint à dire que Dieu était le Seigneur de toutes choses.

— Qu'est-ce encore une fois, dit le Gourou, que ce Seigneur de toutes choses?

Le Père prit alors la parole, et dit :

— C'est un Etre par lui-même,

indépendant, pur esprit et très-parfait.

A ces mots, le Gourou fit de grands éclats de rire; puis il ajouta :

— Oui, oui, bientôt je t'enverrai savoir si ton Dieu n'est qu'un pur esprit.

Le Père répondit que, s'il voulait l'apprendre, il serait aisé de le lui démontrer. Le Gourou, qui n'ignorait pas le succès des disputes, craignit de s'engager dans une dispute nouvelle qui aurait tourné infailliblement à sa confusion; il se contenta de demander si Brama de Tripudi était Dieu (c'est une idole fort révérée dans le pays).

— Non, répondit le Père.

A ces mots, le Gourou se livra à toute sa colère, et prit à témoin le magistrat de la bourgade. Il eût, sans

doute, fait sur-le-champ mourir le missionnaire si quelques gentils, touchés de compassion, ne l'eussent conjuré avec larmes d'épargner ce reste de vie qu'avait encore l'infortuné patient, et de ne pas souiller ses mains du peu de sang qui lui restait dans les veines.

Le Père seul dans l'assemblée paraissait intrépide. Il se consolait intérieurement de voir que ses travaux n'étaient pas vains, puisqu'ils aboutissaient à confesser et à glorifier le nom du vrai Dieu. Sa consolation fut encore augmentée par la générosité d'un de ses néophytes. Le Gourou lui ayant demandé s'il ne voulait pas se ranger au nombre de ses disciples :

— Non, lui répondit-il.

— Du moins, ne seriez-vous pas des disciples de votre propre frère ?

— Non, dit encore le néophyte; ou plutôt je n'en sais rien, car peut-être se fera-t-il chrétien.

— Mais pourquoi renoncer à la doctrine de votre père pour en suivre une autre ?

— C'est que jusqu'ici mon père ne m'a point appris le chemin du salut, qui m'a été enseigné par ce missionnaire.

Deux autres chrétiens firent paraître un attachement non moins louable pour le Père. Tandis qu'il était en présence du Gourou, ils vinrent se jeter au cou de leur pasteur, et s'offrirent à défendre les intérêts de la religion. On fut obligé d'user de violence et de les frapper rudement pour les arracher à ces tendres embrassements.

Le catéchiste, qui ne le quitta point,

reçut un coup de sabre sur les côtes : il avait un désir inexprimable de mourir avec son pasteur.

III

Cependant le chef des dasseris, voyant que le peuple et ceux des brames qui n'étaient pas de sa secte portaient compassion au missionnaire, lui ordonna tout-à-coup de sortir du pays.

Le catéchiste fit son possible pour obtenir que le Père demeurât encore cette nuit-là, afin qu'on pût le panser; ce fut en vain. Le Père, de son côté, demanda avec de grandes instances qu'il lui fût permis de guérir les plaies des chrétiens, dont il était plus touché que des siennes; mais le Gourou rejeta avec fierté sa demande, et le fit partir dès le soir même.

Pour mieux s'assurer de sa sortie, il lui donna des gardes qui ne devaient le quitter qu'après l'avoir conduit hors du royaume. Le Père, voyant qu'il ne pouvait plus différer, et que le néophyte qu'on avait envoyé à la cour ne revenait pas, regarda tendrement son église, dit adieu à ses chrétiens, qui fondaient en larmes, et partit à pied.

Il marcha toute la soirée jusqu'à une

bourgade où il y avait des chrétiens, et où il passa la nuit. Alors ses douleurs se firent sentir plus vivement; il en fut si abattu et si accablé qu'il ne pouvait plus se remuer. Son bras gauche était estropié des coups qu'il avait reçus; son bras droit était encore plus maltraité : il s'en était servi pour parer les coups qu'on lui déchargeait sur la tête. Enfin il se trouva dans un tel état de fatigue qu'il ne pouvait plus se soutenir; et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le transporta jusqu'à Capinagati, le principal lieu de sa résidence.

Les chrétiens de cet endroit envoyèrent un exprès à un autre missionnaire pour l'avertir du danger où était leur pasteur. Touché du sort de son confrère, l'homme de Dieu partit sur le-champ pour aller le secourir, et le trouva bien plus malade qu'il ne s'y

attendait. De quel chagrin ne fut-il pas accablé en voyant ses plaies nombreuses, dont quelques-unes étaient assez profondes !

Les douleurs que ressentait le Père Dacunha ne se laissaient reposer ni jour ni nuit : elles lui avaient causé la fièvre, accompagnée de dégoûts et de vomissements. Au milieu de ces maux, il était pourtant dans une résignation parfaite à la volonté de Dieu ; il éprouvait même une sorte de joie, et mettait ses souffrances au nombre des bienfaits du ciel.

Quatre jours après l'arrivée de son confrère, se sentant beaucoup plus mal, il le pria de lui administrer les sacrements. S'étant préparé pendant deux heures à la confession, il lui fit lire ensuite un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ. Pendant qu'une voix amie

insinuait dans son âme les sentiments pieux que renferme ce livre divin, il tenait à la main un crucifix qu'il baignait de ses larmes.

Il fit une confession générale de toutes les fautes de sa vie avec une si grande contrition de cœur que, après l'avoir entendue, son confrère ne put lui-même retenir ses larmes. Alors il tomba dans un délire qui ôta toute espérance de guérison. Il demeura dans cet état jusqu'au jour suivant où encore il eut à peine un intervalle de raison, dont on profita pour lui administrer le saint viatique. Il reçut son Dieu avec une ferveur vraiment édifiante.

Mais, peu de temps après, il retomba dans sa première position : tous ses rêves n'étaient que du martyre; il ne parlait que de prendre ses habits pour aller se présenter aux juges. Quand le prêtre

qui l'assistait lui disait de prendre un peu de nourriture :

— Il n'en est pas besoin, lui répondait-il, vous et moi nous allons au ciel ; l'arrêt de notre condamnation est déjà porté.

Le lendemain, son délire cessa ; mais il sortit tant de sang de ses blessures que le chirurgien qui le pansait en fut effrayé, et désespéra tout-à-fait de sa guérison.

Son confrère l'avertit que sa mort approchait : lui qui avait mis à profit pour le ciel tous les moments qu'il avait eus de liberté pendant sa maladie demanda à renouveler sa confession. Avec quels sentiments de foi, d'espérance et d'amour il répéta les actes des vertus théologales! combien furent tendres et affectueux ses entretiens avec le Sauveur !

Enfin il connut lui-même l'heure de

sa mort; il prononça le saint nom de Jésus, et, ayant embrassé son confrère avec une parfaite connaissance, il s'endormit dans le Seigneur, dix-huit jours après celui où il fut appelé à confesser la foi devant les brames et les dasseris de Cangonti.

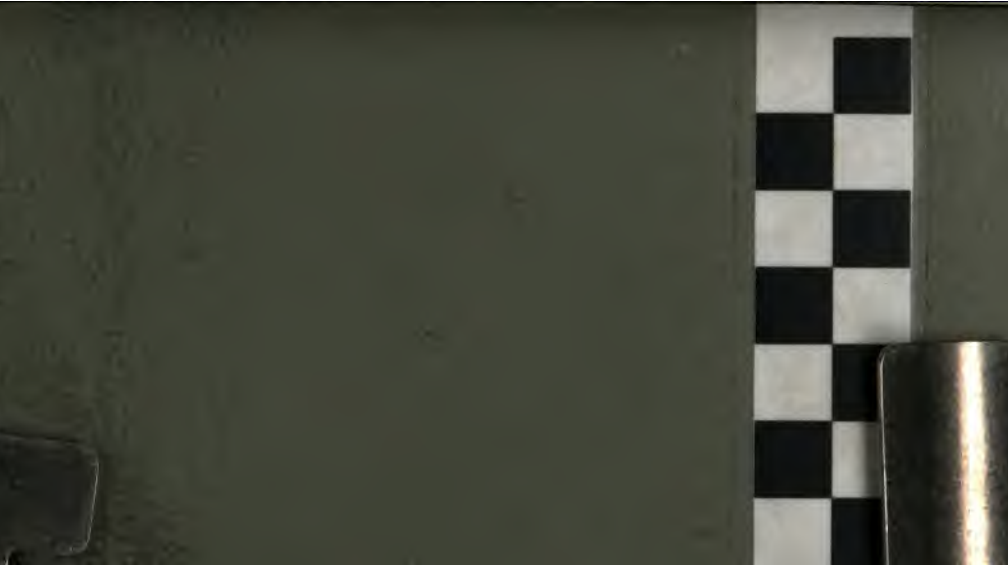
Le nombre des coups qu'avait reçus le Père Dacunha est effrayant : les gentils eux-mêmes avouèrent qu'on l'avait mis dans un état à ne pouvoir échapper à la mort, et son catéchiste, qui ne l'abandonna point, assure qu'il reçut plus de deux cents coups. Le Père était d'un tempérament très-délicat, et il s'était encore beaucoup affaibli depuis qu'il était dans la mission de Maïssour : aussi était-il surprenant qu'il eût pu survivre tant de jours à ses blessures.

Le delavay fut extrêmement touché de la mort du P. Dacunha : il fit même

emprisonner le Gourou, qui en était l'auteur, avec ordre de ne point lui donner à manger de trois jours. On disait même que la faveur de quelques brames put seule obtenir qu'il fût tiré de prison, après avoir payé soixante pagodes.

Absous à la justice des hommes, il n'échappa pas à celle de Dieu : en rentrant dans sa maison, il trouva son fils expirant. Il était tombé dans un puits avec d'autres enfants ; les autres furent tirés du péril, le fils seul du Gourou y perdit la vie.

Quant aux dasseris complices de l'assassinat du missionnaire, on les condamna à des amendes applicables à la guérison des chrétiens qui avaient été blessés. On ne sait si elles furent levées, mais les chrétiens n'en reçurent aucun soulagement.

LIMOGES. — IMPR. DE LARBOU FRÈRES.

UNIVERSITY OF MICHIGAN